

La chance, capricieuse et dépourvue de tout esprit d'équité, avait décidé de l'ignorer. Cette perversité sélective s'était mise en marche dès sa naissance.

Il n'inventait rien, il n'affabulait pas, c'était une simple constatation fondée sur des faits réels qu'il ne pouvait ignorer. Bien sûr, il ne s'y était jamais habitué mais cette malheureuse conjoncture ne dépendait pas de lui. Il la considéra alors comme faisant partie intégrante de sa vie.

Sa mère, épuisée par cette quatrième grossesse non désirée, avait tenté par des moyens peu orthodoxes d'y mettre fin. Issue d'un milieu modeste et rural, elle n'avait pas eu connaissance de la nouvelle loi Veil, votée en janvier 1975, donc quelques mois plus tôt, autorisant médicalement et sans danger l'avortement.

En dépit de toutes ces manipulations dangereuses, le fœtus s'accrocha à la vie. Sa venue au monde fut donc une source de soupirs et de lamentations. Un malheur n'arrive jamais seul, ou serait-ce la conséquence de ce qui précède, il naquit avec un handicap sérieux, la laideur.

Malingre, une touffe noire sur le haut du crâne pointu, le nez camus, la lèvre supérieure bizarrement étirée vers la droite, sa mère avait détourné les yeux à la vue de ce bébé si peu conforme à ce que l'on peut attendre d'un nouveau-né. Elle s'était recouchée, refusant de le prendre dans ses bras. Les trois frères s'étaient penchés sur le

berceau. Ils observaient avec curiosité l'être qui gigotait tel un ver de terre et poussait par intermittence de petits cris aigus, certes pour signaler sa présence mais aussi dans l'espoir qu'une bonne âme viendrait lui transmettre un semblant de chaleur humaine. Le père, lui, s'était abstenu de tout commentaire. Il était reparti très vite à son travail.

L'adolescence ne fut guère plus satisfaisante.

Le mouvement de recul qu'il provoquait à chaque nouvelle rencontre le déstabilisait toujours. Rien ne lui était épargné, la laideur ne se pardonne pas. Pourtant endurci, les quolibets et les remarques désobligeantes que les filles lançaient sur son passage le blessaient, le laissaient à chaque fois démuni, sombre et distant. Mais ces petites idiotes auraient dû remarquer les yeux noirs débordants de la rage qui l'habitait.

Non, il ne s'était pas résigné.

Seul point positif, la moustache naissante lui permettait de masquer en partie le rictus involontaire formé par la lèvre rebelle.

La veille de ses dix-huit ans, il avait profité du repas du soir pendant lequel toute la famille se trouvait réunie pour annoncer son intention de partir vivre à la ville. Pour toute réponse, les gloussements sinistres de ses frères. Évidemment.

Il avait espéré monnayer son départ avec ses parents mais, dans un accord parfait, ils avaient montré leur indifférence en ne levant pas les yeux de leur assiette de potage. Ils le méprisaient tellement qu'ils le croyaient incapable de partir seul à l'aventure. Tant pis ! Il se débrouillerait autrement.

Il avait attendu le début de l'après-midi, l'heure à laquelle chacun vaque à ses occupations. Il avait jeté quelques affaires dans un sac, compté ses maigres

économies. Puis, il était passé dans la chambre parentale. Au fond de la grande armoire, dans la taie d'oreiller sale roulée en boule, il avait raflé la moitié de la cagnotte.

Fin prêt, il avait franchi le seuil de la maison sans aucun regret. Puis il s'était dirigé vers la gare, direction Dijon.

Pour la première fois, il s'était senti presque heureux.

Il espérait trouver en ville tout ce qu'un jeune homme souhaite découvrir et que la campagne lui avait refusé, l'aboutissement d'un long rêve, le plaisir de deux corps réunis, la clé qui menait obligatoirement au bonheur.

Pendant des années, il avait tenté de savoir, de comprendre cette vérité essentielle. Il avait compulsé quelques livres interdits, dénichés dans des vide-greniers et cachés sous son matelas, et souhaitait ardemment rattraper le temps perdu. L'impatience le faisait vibrer.

Mais la première découverte qui le remplissait d'aise, ce fut d'aller et venir selon son bon vouloir dans les rues de la ville, sans entendre la moindre réflexion ou le plus petit mot désagréable. On le remarquait, il n'était pas dupe, mais on voulait l'ignorer et, dans le pire des cas, on faisait un pas de côté pour l'éviter. Ce qui représentait pour lui un moindre mal.

Il s'installa dans un hôtel bon marché, se fit embaucher sans trop de difficultés pour des petits boulots qui lui permettaient de vivre décemment. Mais il espérait mieux, un travail à la hauteur de ses capacités. Il faisait le nécessaire pour y arriver, il prenait des leçons, mais il devrait encore attendre. Peu importait le temps, il avait appris la patience.

Un soir par semaine, il s'accordait un peu de bon temps. Il consultait les programmes des salles de cinéma, choisissait de préférence un « polar » puis, pour finir, allait dans un bar boire une bière.

Accoudé au comptoir, il lorgnait les filles. En groupe ou accompagnées, excitées, parlant et riant très fort, elles

se faufileaient derrière lui, le bousculaient, le frôlaient parfois, lui, invisible, insignifiant à leurs yeux, certainement persuadées que leur beauté et leur jeunesse leur donnaient l'impunité. Il ne faisait pas partie de leur monde. Le message était clair.

La frustration engendrait la colère.

Très vite, il comprit que pour réaliser enfin son rêve de deux corps réunis, il allait devoir payer.

C'est naturellement auprès des professionnelles du sexe qu'il trouva un peu de réconfort en même temps qu'un trop bref soubresaut, ersatz du plaisir tant convoité. Mais il était sensible à l'attention qu'elles lui accordaient. Ce n'était pas rien. Était-ce suffisant ? Il en doutait.

Le point très positif de cette première année d'efforts fut l'accession à un travail qui lui plaisait, accompagné d'un salaire correct. L'installation dans un petit appartement finalisa cette réussite. Il était dorénavant chez lui. Seul, indépendant, libre. Bien sûr, pas d'amis. La laideur ne permet pas l'amitié. Mais il s'en moquait éperdument.

La routine était un facteur rassurant qui lui convenait. C'est pourquoi, au cours des années suivantes, il décida que la formule « cinéma, bière » se déroulerait le jeudi soir et qu'il y adjoindrait systématiquement le passage auprès de ses amies les prostituées, les seules femmes qui acceptaient de lui dévoiler leurs charmes sans protester ni se moquer.

Pourtant, leur savoir-faire, cette assurance bon enfant, quasi maternelle qu'elles manifestaient à son égard, le laissant le plus souvent frustré et insatisfait, déclencha au fil du temps un profond écœurement.

Il pensait mériter beaucoup mieux. Il devait aller de l'avant.

Pour faire comme tout le monde, il s'était procuré un ordinateur et le manuel d'utilisation de base qui va avec. Il s'attela, avec ténacité et intelligence, à la tâche fastidieuse du décryptage de ce nouveau mode de communication. Le résultat fut la découverte d'Internet et de ses multiples sites de rencontres.

Au début, tout parut facile. Les filles, volubiles, se racontaient, à l'abri derrière leur écran. Des propos sans intérêt. Pourtant, lorsqu'elles se confiaient ainsi, en toute liberté, sans aucun a priori sur sa personne, il s'identifiait à Monsieur Tout-le-Monde. Une nouveauté qui l'amusa pendant quelque temps. Hélas, le barrage de la photographie, réclamée pour passer aux choses plus sérieuses, constitua l'obstacle rédhibitoire qui mit un terme à ses plus folles espérances.

La frustration permanente avait engendré, au bout de toutes ces années, une colère froide, un besoin d'assouvissement et de vengeance qui ne demandaient qu'à s'exprimer.

C'est alors tout à fait par hasard qu'il tomba sur un site de jobs pour étudiantes. Un site très particulier, avec des annonces très explicites... Un vrai miracle.

Il pressentit, au soudain voluptueux frémissement de tout son être, qu'il approchait du but. Passer la vitesse supérieure, prendre sa revanche sur l'injustice dont il était l'objet depuis toujours.

Le premier rendez-vous pris dans la précipitation s'était soldé par un échec cuisant, compte tenu de l'obstacle majeur de la rencontre à visage découvert. Il en avait très vite tiré les leçons.

Il lui fallut plusieurs semaines, et pas mal d'argent, pour changer son apparence, la rendre acceptable. Perruque de qualité, moustache habilement coupée, maquillage savant, vêtements simples mais de bonne coupe. Il jugea le résultat satisfaisant.

Mais ce n'était pas suffisant. La dureté de son regard, le défaut de la lèvre supérieure toujours visible malgré tous ses efforts de dissimulation provoquaient cet éternel mouvement de recul qui l'atteignait à chaque fois de plein fouet, amenant douleur et colère.

Pendant des heures, devant la glace de sa salle de bains, il s'acharna à adoucir ce regard révélateur, à modifier un tant soit peu le rictus en un sourire timide, sans tout à fait y parvenir.

C'est au troisième rendez-vous qu'il comprit. La fille hésitait, tiraillée entre son besoin d'argent et le dégoût qu'elle affichait délibérément à son encontre.

La solution était à portée de son porte-monnaie. L'argent, le sésame, le facteur décisif et déclencheur de cette mascarade. Les petites annonces sibyllines de ces demoiselles mentionnaient une proposition de rétribution, ce qu'il n'avait pas pris très au sérieux, alors trop excité par les descriptions alléchantes qu'offrait le site.

Il surenchérit. Elle accepta.

Seul l'argent comptait.

Cette fameuse révélation lui permit d'enchaîner les rendez-vous avec une facilité déconcertante. Peu à peu, il prenait de l'assurance. Il devint plus viril, plus exigeant, plus violent.

Pourtant, le bonheur fugace, factice, n'assouvissait toujours pas son désir, la clé du bonheur, le paroxysme de la jouissance qu'il voulait atteindre, à tout prix, au moins une fois dans sa vie.

Il avait cependant franchi une étape primordiale. Aujourd'hui, il ne subissait plus, il était devenu le maître.

JEUDI 26 MARS

Il la regarda s'installer. Il admira les gestes souples, l'aisance naturelle que dégageait son corps mince encore imprégné de sa jeunesse.

Elle avait insisté pour manger sur la terrasse. Le besoin de fumer, avait-elle expliqué. Signe, pour lui, d'une nervosité mal contrôlée. La fraîcheur de ce début de mars porteur des premières senteurs printanières ne l'avait pas découragée. Elle avait gardé son blouson de cuir et il devait se contenter d'imaginer les formes cachées sous le chemisier blanc. Elle avait commandé une pizza qui refroidissait dans son assiette.

— Vous n'avez pas faim ? lui demanda-t-il.

Elle se tortilla sur sa chaise sans lui répondre.

— Rien ne vous y oblige. Il est encore temps de changer d'avis. C'est la première fois ?

Elle releva la tête, vexée qu'on la traite comme une gamine. Son visage s'était durci. Elle alluma une deuxième cigarette.

Il observa ses doigts longs, fins, ses ongles soignés. Son regard remonta à sa gorge puis à son visage. Il admira les lèvres charnues parfaitement dessinées, la peau très blanche ne devait pas aimer le soleil. Elle n'était pas maquillée, ne portait aucun bijou. Sa bouche s'entrouvrit pour laisser passer un nuage de fumée.

« Elle est très belle mais elle ne le sait pas ou veut l'ignorer », pensa-t-il.

— Ne vous inquiétez pas, je sais ce que je fais, dit-elle. Elle hésita, voulut poursuivre, rougit.

— Mais vous m'imaginiez autrement. Plus grand, plus jeune, plus beau, ironisa-t-il.

— Non, ce n'est pas ça, se défendit-elle. Je pensais que nous pourrions nous voir plusieurs fois, faire connaissance, avant de...

— Vous avez besoin de cet argent !

Il avait martelé les derniers mots et sa voix aux résonances graves dérapa dans les aigus. Deux hommes attablés près d'eux se retournèrent pour le dévisager. Il faillit jurer mais se retint à temps. Il passa délicatement son pouce droit sur sa moustache brune, soutint le regard noir, intense, de la jeune femme qui lui faisait face. Il bomba le torse, sentit monter l'excitation. Elle lui plaisait, la petite garce ! Il ne pouvait pas se permettre de la laisser partir.

— Vous êtes très jolie. Je double la mise. Je vous donnerai trois cents euros. Reconnaissez que c'est une proposition honnête.

Il comprit à son regard qu'il avait fait mouche. Une même qui galérait comme tant d'autres. Il insista, maintenant habitué à faire plier ces proies fragiles. Il voulait cette fille, à tout prix. C'est d'une voix douce qu'il reprit :

— Toutes ces heures que vous ne passerez pas à faire des ménages, du baby-sitting, ou assise derrière une caisse de supermarché, vous pourrez les consacrer à vos études. C'est bien pour ça que vous êtes là, non ? Finissez votre verre, l'alcool vous détendra.

— Je ne suis pas tendue ! répliqua-t-elle brutalement.

Elle prit son verre et le but d'un trait. Elle s'était redressée. Le blouson s'ouvrit. Il s'agita sur sa chaise, de plus en plus impatient. Elle avait allumé une nouvelle

cigarette. Décidément, il n'aimait pas ça. Mais il n'allait pas tout gâcher pour une simple odeur de tabac. Il regarda autour de lui. Les quelques clients avaient déserté la terrasse préférant la chaleur à l'intérieur du restaurant. Il se retourna vers elle. Elle avait refermé son blouson. Il la vit frissonner.

— L'air est frais maintenant. Si nous y allions ? dit-il.

N'obtenant pas de réponse, il fit signe au serveur. Il fallait en finir. Toute cette comédie n'avait que trop duré.

— C'est sûr pour les trois cents euros ? demanda-t-elle.

— Je peux vous les donner tout de suite, si vous préférez.

Il avait posé la main sur le portefeuille sorti pour payer la note du repas. Elle lui sourit pour la première fois de la soirée.

— Non, ça ira. J'ai confiance en vous.

Il saisit la sacoche posée au pied de sa chaise et la suivit jusqu'à l'appartement situé à quelques pas de là.